Claire Nouvian : « Il faut prendre le pouvoir pour le réinventer »

11 février 2019 / Entretien avec Claire Nouvian

Comment réinventer notre rapport au politique ? Comment articuler les différentes formes d'engagement ? Pourquoi entrer dans le jeu démocratique de l'élection ? Claire Nouvian, dans cet entretien, explique pourquoi elle a quitté la posture de l'observatrice pour faire face aux périls fascite et écologique.

Reporterre *poursuit une grande série d'entretiens de fond avec celles et ceux qui renouvellent la pensée écologique aujourd'hui. Parcours, analyse, action : comment voient-elles et voient-ils le monde d'aujourd'hui ? Aujourd'hui, Claire Nouvian, présidente de l'ONG Bloom pour la conservation des écosystèmes marins, et cofondatrice du mouvement politique Place publique.*

Reporterre – D'où vient votre appétence pour l'écologie ?

Claire Nouvian — J'ai grandi en Algérie, où on passait nos week-ends à la plage, à pêcher, à jouer avec les animaux marins. L'hiver, on partait dans le

désert chercher des fossiles et guetter les scorpions. Au contact de la nature, j'ai développé une curiosité intellectuelle pour le vivant. Aujourd'hui, les enfants qui vivent en ville sont effrayés par des mouches… c'est dingue !

Dans les années 1990, je suis partie avec mon mari en Argentine, où j'ai découvert la « grande nature » : les toucans, les condors, les baleines. Quelle émotion ! C'est ce qui a forgé mon envie de faire du documentaire scientifique et animalier.

Quelles sont les sources de votre engagement ?

J'ai constitué une conscience écologique et scientifique au contact des chercheurs rencontrés pour mes documentaires. Ma prise de conscience est montée comme le niveau de l'eau actuellement : petit à petit, mais très sûrement. Pas seulement sur le changement climatique et la pollution, mais surtout sur la destruction des habitats. Quand on travaille en Afrique, c'est vraiment tangible.

Ma rencontre avec Pilai Poonswad a été un vrai moment de bascule. Cette femme, ornithologue et biologiste thaïlandaise, a reçu une récompense Rolex pour son travail de préservation des calaos. Ces magnifiques oiseaux sont en train de disparaître très rapidement, parce qu'ils sont très braconnés. Des collectionneurs sordides veulent leur casque comme trophée. C'est grâce, entre autres, au travail inlassable de cette femme que ces oiseaux existent toujours.

En 2004, vous avez laissé tomber la caméra pour créer Bloom. La posture d'observatrice ne vous suffisait-elle plus ?

J'étais dans mon métier de communication, et ça m'allait très bien… jusqu'à ce que je découvre les grandes profondeurs de l'océan, et l'ampleur de leur destruction, lors d'un documentaire pour France 2. Quand j'ai pris connaissance des menaces qui pesaient sur ces fonds marins, personne ne s'en occupait. Des gens s'occupaient de la préservation de la forêt en Thaïlande, des gibbons en Malaisie, de la savane en Afrique, mais sur les océans profonds, il n'y avait rien. C'est ce qui m'a décidé à me lancer.

Comment vivez-vous le délitement de cette biodiversité que vous aimez tant ?

Quand on a une vision de l'ensemble des effondrements de la biodiversité, du climat, de notre projet de société… c'est désespérant. Les scientifiques sont en première ligne : ils enregistrent le déclin de la biodiversité, sonnent l'alarme. Tous ceux que je connais sont angoissés. Ils vivent une sorte de syndrome prétraumatique, lié à leur connaissance de la situation. À l'inverse

du stress post-traumatique, propre aux personnes ayant déjà vécu un événement grave, un choc, eux vivent dans l'angoisse de ce qui va advenir.

Quand j'ai découvert, dans un article scientifique, ce stress prétraumatique, ça m'a fait le même effet que quand j'ai lu Kant pour la première fois. Cette sensation de rencontrer quelque chose qui décrit exactement ton état. À 17 ans, quand j'ai lu les *Fondements de la métaphysique des mœurs,* je me suis rendue compte que toute ma colonne vertébrale morale avait été théorisée par Kant.

« Macron a poussé l'exercice du mensonge sémantique tellement loin qu'on ne peut plus le supporter, ça en devient épidermique. »

Qu'est-ce qu'être kantienne ?

Je vis avec un impératif catégorique sur la vérité. Thomas Porcher dit de moi que je suis rugueuse. Par rapport à des gens de culture latine, avec un rapport plus élastique à la vérité, je suis germaniste, au sens caricatural : je ne rigole pas du tout avec le mensonge.

Avec l'avènement de la société industrielle et du marketing, on est entré dans l'ère du mensonge permanent et institutionnalisé. Les élites, économiques comme politiques, mentent. Et ceci n'est plus toléré. Les gens recherchent de la sincérité.

Une société qui est fondée sur le mensonge voit son langage détruit. On ne sait plus ce que les mots veulent dire, puisqu'ils veulent dire l'inverse de ce qu'ils sont supposés signifier. Macron utilise des mots comme « bienveillance » ou « société civile ». Il a poussé l'exercice du mensonge sémantique tellement loin qu'on ne peut plus le supporter, ça en devient épidermique.

Qu'entendez-vous par « effondrement de notre projet de société » ?

À la sortie de la guerre, on avait une visée progressiste, mais la croissance des inégalités montre que nous avons eu tout faux. En très peu de temps, on a réussi à faire complètement fausse route.

Dans *Notre mal vient de plus loin,* un petit livre sorti juste après les attentats du 13 novembre 2015, Alain Badiou écrit que le rêve d'une narration alternative au libéralisme capitaliste s'est effondré avec la chute du mur de Berlin. Dès lors, une seule possibilité se présentait à nous : un repli sur l'individualisme. L'individualisme est apparu comme la seule valeur sûre : un individu ne va jamais trahir sa propre entité physique. On pourrait donc lui faire confiance pour trouver un équilibre bon pour lui et donc pour tous.

La destruction de nos idéaux collectifs s'est ainsi accélérée. L'échec du communisme nous a retiré la possibilité d'avoir un rêve alternatif. Il s'agit donc, désormais, de réinventer un autre discours, une autre narration, fondé sur la mutualisation, sur la conscience, sur la valorisation des liens plutôt que des biens, sur la liberté aussi.

Comment construire cet autre discours ?

Notre génération peut s'y atteler, parce que nous sommes détachés de l'héritage du communisme. Nos parents étaient socialisés dans ces appareils, le Parti communiste structurait la vie sociale et familiale des ouvriers. Ils ont donc eu une résistance psychologique à faire le bilan du communisme, avec ses côtés sombres. Nous, nous avons fait le bilan, et donc nous pouvons passer à autre chose. Tout réinventer.

Il n'empêche que, si notre rêve n'est pas communiste, il doit être communautaire au sens large. On doit faire communauté. Parce qu'aujourd'hui, on voit combien l'individualisme est l'un des pires aspects du libéralisme économique hyperfinanciarisé et dérégulé. On voit à quel point le libéralisme est une menace pour la société et pour la planète.

Ce rêve alternatif, quels en sont les germes aujourd'hui ?

Il est éparpillé. On a d'un côté la Macronie et tout ce qu'il y a à sa droite. Ce sont des valeurs claires : le libéralisme économique et une croyance en

l'entreprise comme vecteur d'emploi et de solutions. On a également le souverainisme populiste, qui prône un repli sur les frontières.

Entre le libéralisme économique dérégulé et le populisme souverainiste nationaliste, il existe un espace occupé par toute une famille de valeurs… mais qui est éparpillée dans des chapelles qui se font la guerre : les hamonistes avec le PS, le PS qui nous a trahis et qui est en scission profonde…

Les électeurs ne s'y retrouvent pas, alors que nos valeurs *[celles de Place publique]*sont claires : on est humanistes, européens, profondément démocrates. On trouve que la démocratie ne va pas assez loin, qu'il faut passer à la VI^{e} République. On sait faire la critique de l'Europe actuelle, une Europe marchande, libérale, opaque, cynique, trustée par des lobbys. Mais on tient à l'Europe, parce que la bonne échelle pour combattre les fléaux du XXI^{e} siècle sera européenne. Et, évidemment, on est écologiste.

« Les marchands de peur et de haine montent les gens les uns contre les autres, avec toujours plus de succès. Et nos cerveaux répondent très bien à la peur. C'est un réflexe de survie. »

Que risquons-nous si cette famille de valeurs reste éparpillée ?

Il ne faut pas sous-estimer la possibilité d'un péril fasciste : l'extrême droite représente 40 % des intentions de vote aux élections européennes. D'après certains sondages, l'extrême droite au « sens strict » serait à 20 %.

Mais le Parti populaire européen (PPE, droite) est crédité de 25 %. On pensait que seuls nos grands-parents connaîtraient la guerre… Mais le pire devient possible. Les marchands de peur et de haine montent les gens les uns contre les autres, avec toujours plus de succès. Et nos cerveaux répondent très bien à la peur. C'est un réflexe de survie. Peur de l'autre, peur de l'étranger… ça marche !

La trahison violente des élites, avec une réalité de l'évasion fiscale qui est à vomir sur un fond de croissance des inégalités constitue le terreau de cette évolution. Il suffisait ensuite à l'extrême droite de laisser monter le rejet des élites, le *« dégagisme »* des élus, et de mettre là-dessus un discours qui joue pile sur ce qui marche dans le cerveau archaïque de l'homme… et le résultat est là. Se battre contre cela n'est pas simple.

L'écologie fédère, mais de quelle écologie parlez-vous ? Défendez-vous une écologie anti-capitaliste, anti-productiviste ?

Au sein de Place publique, nous ne sommes pas contre le capitalisme, au sens familial ou entrepreneurial. L'innovation est une des merveilles de l'esprit humain, si elle est faite avec une contrainte impérieuse d'économie de moyens. Renouveler des gammes d'iPhone en allant chercher des terres rares au fonds des océans, ce n'est pas une innovation compatible avec les limites de la planète. L'écologie doit être une condition *sine qua non* de toute décision, mesure publique, texte de loi ou initiative. C'est l'impératif catégorique du XXIe siècle.

Avec l'essayiste Raphaël Glucksmann et l'économiste Thomas Porcher, vous avez fondé en 2018 Place publique. Pourquoi avoir créé une structure politique en plus ?

On ne se reconnaissait dans aucune des chapelles existantes. On a tous été abordés pour être sur des listes européennes, et on a tous refusé. La politique est un sacerdoce, un sacrifice. Si on se met aujourd'hui en position d'assumer un mandat, c'est vraiment parce que l'heure est grave, qu'il faut qu'on prenne notre part. Il y a péril. La menace fasciste est réelle, la menace écologique est totale. Il faut faire la guerre au libéralisme dérégulé et, en même temps, ne pas laisser cet espace-là à une confrontation entre nationalistes, populistes et libéraux.

Ce n'est donc pas de gaieté de cœur qu'on se lance dans l'aventure. On a tous des vies très remplies, des projets familiaux. Dans un monde qui irait bien, aucun d'entre nous ne ferait de la politique. Si les politiques remplissaient vraiment leurs missions, en respectant une certaine éthique, on ne ferait pas de politique. Mais ce n'est pas le cas : quand on s'approche

des appareils politiques, nous, les citoyens normaux à peu près normalement constitués, on part en courant.

« C’est tout notre rapport au politique, à l’autre et à nous-même qu’il faut repenser pour devenir des citoyens sympathiques. »

Pourquoi ?

C’est la guerre ! Les appareils politiques sont des espaces fratricides. Le philosophe Patrick Viveret considère les partis comme les seuls endroits où l’on est sûr de perdre ses amis. C’est exactement la raison pour laquelle je n’ai jamais voulu rejoindre aucun parti, même s’ils ne sont pas tous logés à la même enseigne. On ne peut pas mettre Europe Écologie - Les Verts (EELV) et ses élus combatifs et ultracohérents, au même niveau que le Parti socialiste (PS), qui a trahi tout le monde. Il n’empêche qu’EELV a aussi ses guerres fratricides. Je suis tellement proche de la politique, depuis tellement longtemps, que je sais pourquoi je n’irai jamais dans ces partis-là.Avec Place publique, on a comme ambition de se faire des amis et de les conserver dans le temps. Si on arrive à transformer cette initiative en aventure humaine, on aura une chance de réussir l’aventure politique. Mais on n’est pas à l’abri, nous non plus, d’un échec total. On y va modestement… Si tout le monde s’est planté, pourquoi ne pas essayer ?

Comment faire de la politique différemment ?

Les appareils actuels sont condamnés. Il faut inventer des formes politiques complètement nouvelles. Jusqu’à présent, on a été d’une grande immaturité

dans notre rapport consumériste à la démocratie. Dès l'instant où l'on a voté, on se dit que c'est à l'élu de représenter nos intérêts, en pensant qu'on peut tourner le dos, s'occuper de notre bien-être plutôt que du collectif. C'est tout notre rapport au politique, à l'autre et à nous-mêmes qu'il faut repenser pour devenir des citoyens sympathiques.

Au sein de Place publique, on a lancé des consultations citoyennes à partir de lundi 14 janvier, *« place aux idées »*, portant sur du contenu mais aussi sur des modalités. On essaie d'inventer un mouvement qui réinvente les codes de la politique. Cela commence par l'organisation interne : il va falloir apprendre à se parler, à s'écouter, à poser nos désaccords et identifier nos accords. Apprendre à vivre ensemble nous transformera profondément. C'est ça être démocrate.

N'était-ce pas l'idée de départ de la France insoumise ou de la République en marche ?

Les partis les moins démocratiques sont la République en marche (LREM) et la France insoumise (FI). LREM a prôné la consultation citoyenne, l'établissement d'un programme à partir des citoyens, mais la méthode Macron a été de créer un écran de fumée épais et efficace entre des discours bien ficelés et une réalité très différente. Depuis, l'écran de fumée s'est dissipé et le réel visage de ce mouvement et de son chef est apparu.

« Voilà toute l'ambiguïté de la démocratie : pour aller nous battre pour l'intérêt général, nous devons nous faire élire, donc développer un rapport de séduction et une certaine forme de clientélisme. »

Aujourd'hui, le mouvement écologiste s'incarne davantage dans des associations ou des collectifs que dans des partis. Ne faut-il pas chercher d'autres modes d'action que la politique institutionnelle ?

Il n'existe pas de modalité d'action plus efficace qu'une autre pour réinventer le monde. C'est la complémentarité de ces outils qui contribue au basculement de nos représentations mentales et donc de la réalité de notre société. Le succès des campagnes de Bloom vient de cette association entre action médiatique, plaidoyer, sensibilisation, recherche scientifique.

Chaque jour, des centaines d'amendements passent devant des parlements, européen ou nationaux, plus ou moins toxiques pour le collectif, pour la sauvegarde des écosystèmes. Les parlementaires ont un pouvoir énorme. Or, les deux logiques politiques qui ont pris le dessus sont le libéralisme dérégulé et le conservatisme. On ne peut pas laisser faire ça : les deux sont destructeurs des hommes et de la planète. Négliger le pouvoir des politiques publiques et leur laisser ce pouvoir est ultra dangereux.

Faut-il se battre de l'intérieur ?

Il faut prendre le pouvoir. Certes, c'est un peu de la schizophrénie. Je ne suis pas une femme de pouvoir, il ne m'intéresse pas. Mais comme il y a un péril majeur, il nous faut prendre ce pouvoir pour le réinventer. Voilà toute l'ambiguïté de la démocratie : pour aller nous battre pour l'intérêt général, nous devons nous faire élire, donc développer un rapport de séduction et une certaine forme de clientélisme. Les modalités de la démocratie induisent une dérive des égos, accentuée notamment dans les médias. On va devoir réinventer tout ça et ce n'est pas gagné.

Comment conjuguer écologie et justice sociale ?

Sans justice sociale, aucune politique ne marchera. La Macronie tente, en vain, de faire passer des mesures présentées comme sociales après avoir fait sauter l'impôt sur la fortune, fait passer la Flat Tax et baissé la contribution des entreprises de 33 à 25 %. En commençant le quinquennat ainsi, tous les discours qui viennent ensuite sur la lutte contre la pauvreté sont morts d'avance, inaudibles.

Grâce au travail de Thomas Piketty, on sait qu'aujourd'hui les fortunes proviennent aux trois quarts du capital qui est transmis, alors que c'était 40 % il y a 50 ans. Le fait de connaître ces chiffres de l'inégalité change notre compréhension du monde. De même que le travail réalisé par le consortium international de journalistes d'investigation sur l'évasion fiscale nous a permis de connaître l'ampleur de la restriction du partage des richesses.

La justice est la colonne vertébrale de toute communauté. Elle permet de faire société, d'avoir une vision commune. La justice sociale, écologique, climatique, fiscale, économique est un impératif. Pourquoi certains territoires seraient-ils privés de services publics ? Pourquoi investir plusieurs milliards d'euros pour accélérer un TGV sur une ligne déjà ultrarapide et démanteler quotidiennement des lignes secondaires ? Macron s'est présenté comme le rempart contre le Front national. Il a été élu comme tel, mais il a pensé qu'on lui avait donné un mandat ultralibéral pour faire du Margaret Thatcher avec trente ans de retard. Il a tout faux.

« Le corps social bourgeois me déçoit parce qu'il se regarde le nombril et ne voit pas plus loin que les écoles de commerce de ses enfants, leurs stages dans des banques à New York. »

Au quotidien, comment mettez-vous en cohérence vos convictions avec vos actes ?

Il faut à la fois combiner l'exigence et le pardon vis-à-vis de soi-même. Mon exigence est de ne pas être dans un consumérisme débile. C'est une lutte quotidienne avec les enfants, qui reviennent de l'école en ayant envie d'acheter des tas de cochonneries *Made in China*. Et même si on a les moyens de prendre l'avion à chaque vacances, on ne le fait que rarement. Un beau voyage, une fois de temps en temps. L'exigence climatique se retrouve aussi dans notre hygiène quotidienne, avec une consommation ultramodérée de viande rouge.

Vous avez notamment grandi à Hong Kong, dans un milieu aisé. Faut-il encore attendre des riches qu'ils cessent de détruire la planète ?

Il y a un vrai problème avec nos riches, mis en lumière par le scandale de l'évasion fiscale. Mais il faut leur donner de l'espace pour se racheter. Mon appel aux riches, c'est d'être plus généreux, d'être fier de contribuer à un projet social par l'impôt, sans faire des combines infernales avec des niches fiscales.

Quand on est riche, on a un niveau d'éducation supérieur à la moyenne. Ceci oblige à plus de responsabilité morale, de générosité, de largesse d'esprit. Le corps social bourgeois me déçoit parce qu'il se regarde le nombril et ne voit pas plus loin que les écoles de commerce de ses enfants et leurs stages dans des banques à New York. Avoir le ventre bien rempli ne doit pas empêcher de réfléchir ! C'est impardonnable.

Vous avez évoqué les enfants, et vous avez vous-même une fille. Comment vivez-vous cette parentalité, à l'heure où l'on parle d'effondrement ?

Je flippe. Quel monde leur laisse-t-on ? Avoir des enfants oblige à l'action. C'est la plus grande des responsabilités car elle implique de s'assurer qu'on leur laisse un monde vivable. C'est pour être disponible pour ma fille que je ne veux pas de mandat. Si on aime et on structure nos enfants, le monde peut devenir empathique et juste.

Vous vous donnez énormément. Vos nuits et vos week-ends doivent être très courts. Qu'est-ce qui vous fait tenir ?

Notre cerveau a le pouvoir de nous transformer. Autrement dit, nous pouvons changer notre vision du monde, notre rapport aux autres, au fur et à mesure des lectures, des rencontres… Et si on peut tout transformer, on peut tout surmonter. C'est fou ! Mais il faut se battre. La clé, c'est la persévérance.

- *Propos recueillis par Alexandre-Reza Kokabi et Lorène Lavocat*